

CRITIQUE

MICHEL JOURNIAC. SANG COMMUNE MESURE

Par Clémentine Mercier Envoyée spéciale à Bourges
— 7 mai 2017 à 19:06

Des expositions à Bourges et à Paris retracent l'œuvre du père de l'art corporel, auteur de performances chocs, de sculptures grinçantes et de photographies pionnières.

Il avait les pommettes hautes, un grand front intelligent, préférait l'amour avec les hommes et fumait cigarette sur cigarette. Michel Journiac, figure impressionnante et père de l'art corporel, né en 1935, est mort en 1995, emporté par un cancer, dans un immense éclat de rire alors qu'il était à table. Il considérait le corps comme un tas de «viande consciente socialisée». Et la viande, *vivenda* en latin, c'est «ce qui sert à la vie» : la chair, muscle déterminé mais conscient de l'être, nous anime, nous nourrit et se partage comme du bon pain. En 1969, à la galerie Templon, Michel Journiac avait marqué l'histoire en faisant déguster son sang mitonné en boudin (rehaussé de petits oignons) à des fidèles - anthropophages, donc - venus assister à une parodie de messe. Il inaugurait ainsi des seventies furieusement pas coincées, pour laisser des performances chocs, des sculptures grinçantes et des photographies pionnières. Pouvait-on l'oublier, à l'heure du retour de la performance, des photographies mises en scène et des idées réactionnaires sur le genre ?

Alors que la dernière rétrospective remonte à 2004, deux expositions, l'une au Transpalette de Bourges et l'autre à la Maison européenne de la Photographie, font revivre le monstre sacré, aussi pédagogue émérite. Le galeriste Christophe Gaillard, désormais chargé de son «estate», s'attelle à restaurer ses œuvres et l'a présenté en solo-show lors de la foire Independent à New York en mars. Si Michel Journiac a donné son nom à la galerie d'art de l'université Saint-Charles à Paris, il y a surtout été un professeur attentif et apprécié. L'ex-séminariste, ayant renoncé à sa vocation dans l'église pour vivre son homosexualité, autodidacte de l'art, a formé, en père spirituel, toute une génération. Nombreux sont ceux qui ont assisté à ses cours et s'en souviennent avec émotion.

Hémoglobine.

Au Transpalette, Vincent Labaume, artiste, critique et ami, a choisi de montrer les œuvres imprégnées du médium favori de Journiac : son propre sang. Matière taboue qu'il a allègrement manipulée pour la répandre et la partager. Dès l'entrée de l'exposition, on fait face à un mur recouvert de billets de 100 francs tachés d'hémoglobine séchée. Cette installation est un pan du «Rituel de transmutation : du corps souffrant au corps transfiguré», le dernier grand projet de l'artiste, divisé en 123 œuvres qui occupent le rez-de-chaussée du Transpalette. Révolté par le scandale du sang contaminé en 1993, Journiac avait envoyé par la Poste ces billets maculés à des personnalités du monde de l'art. Il dénonçait ainsi, dans une forme d'art postal un peu gore, la gestion inhumaine et purement économique du don du sang, don par ailleurs des plus désintéressés et généreux des êtres entre eux. Non loin, on le voit dans une vidéo recueillir son sang dans un verre pour l'étaler sur des poèmes sur papier doré. Impossible de rester indifférent à cette action et à l'œuvre qui en découle : le plasma vieilli et craquelé inspire dégoût et fascination.

Au dernier étage, Vincent Labaume, héritier de la bibliothèque de Michel Journiac, nous montre ses lectures. Maurice Leblanc côtoie Jean Baudrillard, Jean Genet et Karl Marx. A côté de *Lady Boy* et de *L'Érotique du cimetière*, un livre de Bernard-Henri Lévy est annoté de propos rageurs : «N'importe quoi !» voit-on écrit dans les marges. Au mur, non loin, des photocopies montrent les œuvres dont il parlait à ses élèves : Martial Raysse, on aurait aimé entendre ce qu'il en disait. Avant de quitter l'exposition, le visiteur passe dans un isoloir et vote OUI ou NON dans une réactivation d'un référendum parodique, organisé par l'artiste en 1970. A Paris, la MEP fait la part belle aux célèbres séries photographiques, désormais iconiques. Les *24 heures de la vie d'une femme* (1974) sont visibles dans leur intégralité : Michel Journiac, travesti en femme, achète des tampons (le sang est ici suggéré !), fait la lessive, le ménage et les courses en tailleur Chanel. Les photos ont été faites chez ses parents. Ailleurs, les tendres découpages de la série «Inceste», réalisée avec la complicité de son père et de sa mère, ont été restaurés pour l'occasion.

Laboratoire queer.

Dans une interview filmée, Journiac confie à Jean-Luc Monterosso «l'absolue nécessité de la photographie». Elle était née, sans doute, avec la mort de son petit frère et devant l'autel - orné d'un bouquet de fleurs - qui lui était consacré chez ses parents. L'étonnante vidéo où Journiac crache des jets de sang sur un bébé en plâtre rappelle les œuvres de Bourges (*la Vierge Mère*, 1982-1983) et injecte une violence transgressive propre à l'art de l'époque. Place à Journiac donc, et à son œuvre saisissante, carnavalesque et laboratoire queer. Ces deux expositions lui donnent une place qu'il n'avait pas perdue, ressurgissant au gré du temps comme un réservoir d'énergie. Il frappe aujourd'hui surtout par l'extrême sérieux de son art de la parodie. ◆

Clémentine Mercier Envoyée spéciale à Bourges

Rituel de Transmutation et contaminations au présent Le Transpalette, Bourges, jusqu'au 27 mai.

L'action photographique de Michel Journiac Maison européenne de la photographie, 75004, jusqu'au 18 juin.